N° 752 — Dimanche 30 Avril 1911 — Prix : 15c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bureaux : 146, rue Montmartre. PARIS (2e)

& des Aventures de Terre et de Mer

"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.

Douze jours dans une Épave

LE TOMBEAU FLOTTANT, par MAURICE TESSIER

Engellandt marchait sur le plafond et le plancher était au-dessus de sa tête... Il comprit alors que le bateau, retourné sens dessus dessous par les vagues, flottait maintenant la quille en l'air.

Journal des Voyages

N° 752
Dimanche 30 Avril 1911

"Sur Terre et sur Mer" — "Monde Pittoresque" — "Terre Illustrée" — "Mon Bonheur" réunis.

Bureaux :
146, rue Montmartre, Paris.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies.. 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies.. 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies.. 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en *timbres français seulement*

Le CONCOURS D'AVRIL

LES REBUS GEOGRAPHIQUES

CINQUIÈME QUESTION

Il s'agit de déchiffrer dans ce rébus les noms de cinq caps bien connus de l'ancien et du nouveau continent. Les figures qui forment ces noms ont été placées au hasard. Il faut donc les rétablir dans l'ordre voulu pour résoudre la question. En outre, nos lecteurs devront répondre à cette dernière

QUESTION DE CLASSEMENT : *Combien d'envois bons nous vaudra ce concours ?*

MARCHE A SUIVRE

Cette question clôt notre concours d'avril. Les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille *au plus tard le lundi 8 mai, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 5 bons de concours publiés en dernière page de nos numéros d'avril (748 à 752) et adressées à* M. Henri Bernard, Service des Concours du Journal des Voyages, *146, rue Montmartre, Paris (2e).*

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de *six mois* ou d'*un an* donne droit à une magnifique prime gratuite *Les Records du Monde* captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre, aussi engageons-nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

Notre Prochain Récit

DANS TROIS SEMAINES
nous commencerons la publication d'un
NOUVEAU
GRAND ROMAN D'AVENTURES

LES COUREURS DE LLANOS

par
HENRY LETURQUE

Illustrations de TOFANI

Les « Coureurs de Llanos » ce sont les pirates du désert venezuelien, qui, dans les plaines ainsi nommées, coupées de marécages, de bouquets de palmiers, de vastes étendues de buissons assaillent et détroussent les voyageurs.

Henry Leturque, *qui fit déjà connaître à nos lecteurs* Les Bandits de la Cordillère, *va leur conter cette fois les exploits des brigands des bords de l'Orénoque.*

Passionnant au plus haut point, fertile en incidents imprévus, en péripéties tragiques et comiques, son nouveau roman obtiendra le plus grand, le plus éclatant succès.

Douze jours dans une épave[1]

Le Tombeau Flottant

Le capitaine Hans Engellandt a trente et un ans.

Il est père de deux enfants. Il navigue à bord d'un sloop en acier de quatre-vingts tonnes, l'*Erndte* dont il est le propriétaire.

Le 16 avril de l'année dernière, l'*Erndte* quittait Memel avec une cargaison de bois de sapin à destination de Brême. Le capitaine Engellandt avait sous ses ordres un second, son beau-frère, et deux hommes.

Dès le début, le voyage fut agité. Une forte brise soufflait.

Mais le capitaine tout d'abord ne s'en inquiéta pas autrement, car la direction du vent était favorable.

Pourtant, vers midi, le ciel s'obscurcit, des averses de grêle et de neige tombèrent et la vitesse du vent augmenta.

Le sloop, avec sa charge de bois qui dépassait le bordage de trois ou quatre pieds, tenait mal la mer, aussi le capitaine dut-il prendre un ris.

A sept heures du soir, la mer devint furieuse et le vent se mit à souffler en rafales; mais, grâce aux précautions du capitaine, le bateau n'embarqua pas d'eau. Cet état de choses dura jusqu'à cinq heures du matin. Le sloop avait couvert cent vingt milles pendant lesquels le capitaine Engellandt, sans prendre une minute de repos, avait tenu le gouvernail et encouragé ses trois hommes terrifiés par la violence de la tempête.

Naturellement, il était trempé jusqu'aux os et mort de fatigue; aussi, profitant d'une courte accalmie, il confia la barre à son second et descendit dans sa cabine pour se changer et se reposer un peu.

Il venait d'endosser des vêtements secs, quand le sloop fut ébranlé jusque dans sa membrure et Engellandt se sentit projeté violemment dans l'un des coins de la cabine.

Il demeura quelques secondes étourdi. Quand il se releva, il se mit à regarder tout autour de lui, tel un homme ivre, et se tâta pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Que s'était-il passé dans cette étroite cabine? Que signifiait ce spectacle effarant?... *Engellandt marchait sur le plafond et le plancher était au-dessus de sa tête...* Tout à coup, il comprit que le bateau, retourné sens dessus dessous par les vagues, flottait maintenant la quille en l'air. Et lui, Engellandt, était emprisonné dans la coque comme un rat dans une trappe...

Tout de suite il pensa à son équipage. Evidemment ses trois compagnons avaient été enlevés par la lame qui avait retourné le bateau, et ils étaient morts noyés.

Le capitaine Engellandt réfléchit pendant quelques instants et résolut de tout tenter pour se tirer d'affaire.

D'abord, il grimpa le long du mur de la cabine, aussi haut que possible, pour fuir l'eau qui avait envahi le fond et qui s'élevait à plusieurs pieds. Mais il pensa avec raison que le chargement de bois et la masse d'air emprisonnée dans la coque empêcheraient le sloop de sombrer, au moins pendant assez longtemps.

Tandis que le bateau dansait sur la mer,

Reproduction et traduction réservées.

1. Cette histoire est unique dans les annales de la navigation. Elle est d'autant plus extraordinaire que le héros de ce récit *en a pu raconter lui-même les péripéties*,

l'eau dans la cabine s'agitait comme dans une bouteille, entre-choquant les rares meubles qui flottaient à sa surface. Engellandt se rendit compte que, s'il tombait dans cette eau, il serait ou noyé, ou précipité contre les parois de la cabine et assommé. Aussi chercha-t-il à se hisser encore plus haut.

A la réflexion, il pensa que son navire ayant onze pieds de profondeur et la cabine sept pieds de hauteur, il restait quatre pieds de distance entre la quille et lui.

Il retira alors, non sans peine, deux ou trois lames du plancher et se réfugia dans la la cale où, pour le moment, du moins, il se trouvait en sécurité.

Puis il songea qu'il aurait bientôt faim. Allait-il trouver de quoi manger ou bien l'horrible perspective d'une mort d'inanition allait-elle s'ajouter à sa détresse? Avec une fiévreuse anxiété, il chercha tout autour de lui. Il découvrit heureusement trois livres de raisins secs, trois livres de riz, du sucre et une saucisse. Il plaça ces précieuses provisions dans la cale et en fit de petites parts, car il ignorait combien de temps pouvait durer sa captivité dans cette coque de fer.

Restait maintenant à découvrir un moyen d'attirer l'attention des navires que le hasard conduirait à proximité de de l'épave.

Que faire? Il était enterré vivant dans les ténèbres du sloop retourné et jamais sa voix ne pouvait être entendue au travers de cette épaisse cuirasse de métal.

Pourtant, ayant découvert dans la cale un maillet de bois, il se mit à frapper avec ce maillet contre le fer de la coque. Vain espoir. Le son métallique produit par ces chocs réitérés n'était pas assez puissant pour être entendu au loin, étant donné surtout que les navigateurs prudents évitent de passer trop près d'une épave aussi dangereuse qu'une coque de navire désemparé.

Bien qu'Engellandt eût découvert une lampe et un briquet, il ne l'alluma pas parce qu'il savait que la quantité d'air emmagasinée dans le navire était forcément limitée et que la lampe en brûlant épuiserait tout l'oxygène de l'air.

Il n'était pas d'ailleurs dans une obscurité complète. Une lumière diffuse se reflétait dans la cabine à travers la couche d'eau; c'était une lumière douce et pâle, une lumière d'aquarium qui lui permettait de distinguer les objets autour de lui.

Quand la nuit arrivait, il se couchait sur une voile qu'il pliait sur le plancher de la cale et dormait d'un sommeil hanté par la crainte qu'un navire, dans les ténèbres, ne heurtât son épave et ne l'envoyât au fond de la mer en quelques secondes.

Les jours passaient avec une lenteur désespérante et comme il n'avait pas de montre, il ne pouvait suivre approximativement la marche des heures que par la lumière qui pénétrait dans son réduit. Aussi, pour compter les jours, s'était-il décidé à faire des nœuds sur un morceau de corde qu'il avait trouvé dans la cale.

Naturellement, il n'avait aucune idée de la direction du bateau, mais il supposait que le courant devait l'entraîner vers le Sud-Sud-Est.

Les nœuds augmentaient en nombre sur la corde, la lumière tour à tour paraissait et disparaissait, la provision de nourriture s'épuisait et rien ne venait qui pût lui donner un peu d'espoir. A quelle sorte de mort était-il condamné? Serait-ce l'asphyxie dans l'air vicié de la cabine, serait-ce la mort d'inanition encore plus lente et plus douloureuse, ou bien sombrerait-il avec l'épave sous le choc d'un rocher?

Tout autre qu'Engellandt serait devenu fou dans de telles circonstances, mais ce marin endurci conservait en son cœur l'espoir d'un sauvetage prochain et patiemment, avec une ténacité extraordinaire, il tapait des heures durant sur la coque, jusqu'à ce que son maillet en soit complètement usé!

Un après-midi, il crut que sa fin était imminente. Le soleil au dehors brillait de tout son éclat et surchauffait le métal de la coque à un tel point que l'atmosphère de la cabine devint irrespirable.

Engellandt descendit jusqu'au niveau de l'eau pour trouver à sa surface un peu d'air frais, mais en vain. Il suffoquait littéralement dans cette fournaise et la sueur ruisselait sur sa face brûlante... Il allait abandonner tout espoir et s'affaisser dans l'eau, exténué, à bout de forces, quand il comprit par les oscillations du bateau que la mer devenait plus agitée et que la brise allait rafraîchir l'air. En effet, la chaleur diminua petit à petit et il respira mieux. Il en conçut une grande joie, car il s'aperçut que le roulis semblait renouveler ou tout au moins purifier l'atmosphère de la cabine.

Mais bientôt une autre crainte surgit qui vint raviver sa souffrance morale : la soif commençait à le tourmenter et il n'avait pas une goutte d'eau à boire... Evidemment, l'eau qu'il avait à sa portée était bien fraîche, bien tentante! Hélas! en boire c'était s'exposer à la folie et à la mort.

La corde portait maintenant douze nœuds. Il avait donc vécu douze jours dans l'épave de l'*Erndte* qui flottait toujours au gré des vagues sur une mer inconnue. La coque du sloop avait assurément dû être rencontrée plusieurs fois, mais personne n'avait eu l'idée de l'examiner de plus près. A quoi bon?

Lorsque ses provisions seraient épuisées, c'est-à-dire dans quarante-huit heures, Engellandt pensa qu'il ferait une suprême tentative pour s'échapper de son tombeau flottant. Il nouerait autour de sa poitrine la ceinture de sauvetage qu'il avait découverte dans la cale et plongerait dans l'eau pour tâcher de gagner la mer en ouvrant la petite porte de la cabine. Cette ressource ultime était bien risquée, mais, après tout, il valait encore mieux courir la chance de se sauver par ce moyen que d'attendre la mort dans cette prison de fer.

Le jeudi 30 avril, vers la fin de l'après-midi, la lumière s'éteignit peu à peu à travers la couche d'eau immobile et le silence régna dans l'épave.

Engellandt, comprenant qu'il était inutile de frapper davantage sur la coque, reposait sur sa voile, quand il se dressa, effaré, le cœur battant avec violence dans sa poitrine. Que signifiait ce son?...

Etait-il fou, ou bien avait-il réellement entendu sur le bateau un bruit de pas? D'un bond il se leva et, saisissant le manche du maillet, il se mit à cogner furieusement contre le fer.

Il écouta quelques secondes, puis — ô miracle — un autre son lui répondit : c'était la délivrance si attendue qui arrivait enfin. Mais, bien qu'une simple cloison de métal séparât seulement Engellandt de ses sauveteurs, il leur était difficile de communiquer avec lui. D'abord l'on tenta d'arracher l'une des plaques de fer sans succès. Il fallut, en fin de compte, percer un trou dans le métal pour que Engellandt pût converser avec ceux que la Providence avait mis sur son chemin. Il apprit qu'ils appartenaient à l'équipage d'un bateau norvégien, l'*Aurora*, capitaine Sœrensen, qu'ils avaient aperçu l'épave à seize milles de Rixhoeft et qu'on les avait envoyés pour l'examiner de plus près.

Pendant cette conversation, Engellandt remarqua que l'air de la cabine fuyait rapidement par le trou, ce qui allait avoir pour résultat de faire sombrer l'*Erndte*, aussi demanda-t-il à ses sauveteurs de boucher sans plus tarder l'orifice et de convoyer l'épave jusqu'au port le plus proche.

Quelques instants plus tard, l'opération du remorquage de l'*Erndte* commença. L'*Aurora* conduisit le bateau à Neufahrwasser, le port de Dantzig, où toute la population, bientôt avertie qu'un naufragé avait vécu emmuré dans une épave pendant douze jours, s'était rassemblée pour assister au sauvetage.

L'*Erndte* fut amené à quai, on passa sous le bateau un câble et on le souleva avec un cric puissant, afin qu'il ne puisse pas sombrer.

Des marins, sous la direction d'un ingénieur, se mirent à découper le fer de la coque et dès qu'une ouverture suffisante fut pratiquée, le capitaine Engellandt passa sa main au travers, ce qui réjouit fort la galerie. Les marins travaillèrent avec une énergie qui décuplait leur sympathie pour l'homme qu'ils avaient sauvé si miraculeusement, mais malgré tous leurs efforts, la plaque de fer ne put être enlevée qu'après cinq heures de travail acharné.

A dix heures moins un quart, le capitaine Engellandt fut enfin tiré de sa prison : il y avait passé exactement onze jours et dix-huit heures.

On appela immédiatement un docteur, mais, à la stupéfaction générale, il constata que le naufragé ne se portait pas trop mal, qu'il ne montrait aucun signe d'aliénation mentale et ne souffrait que de la soif, ayant succombé à la tentation de boire un peu d'eau de mer. Il était très pâle et ses mains étaient couvertes d'ampoules, conséquences de son long maniement du maillet de bois.

MAURICE TESSIER.

GARE AUX ENVAHISSEURS

L'Industrie de la Soie au Japon

Épargnée par la crise qui succéda à la guerre de Mandchourie et pesa d'un si lourd poids sur l'activité du Japon, l'industrie de la soie n'a pas subi de temps d'arrêt. Et la superficie des terrains plantés en mûriers a suivi son développement, au point qu'elle occupe maintenant le seizième du sol arable du Japon.

Si vos loisirs vous le permettent, consultez les statistiques officielles de ce pays : elles vous apprendront qu'il est à la tête des pays séricicoles du monde entier. En 1906, la soie grège (telle qu'elle sort du cocon) et les étoffes de soie ont représenté les 37 0/0 des exportations japonaises avec une valeur totale de 408,268,734 francs.

En imposant ces chiffres à l'attention de mes lecteurs, je n'ai qu'un but : lui montrer l'importance d'une industrie qui s'est développée avec une rapidité phénoménale dans l'empire du mikado.

Longtemps, la manufacture des étoffes de soie fut confinée dans quatre provinces, ou préfectures : celles de Fukui, de Ichikawa, de Toyama et de Gumma. Mais les succès emportés sur les marchés européens par les soieries japonaises ne pouvaient qu'encourager les industriels.

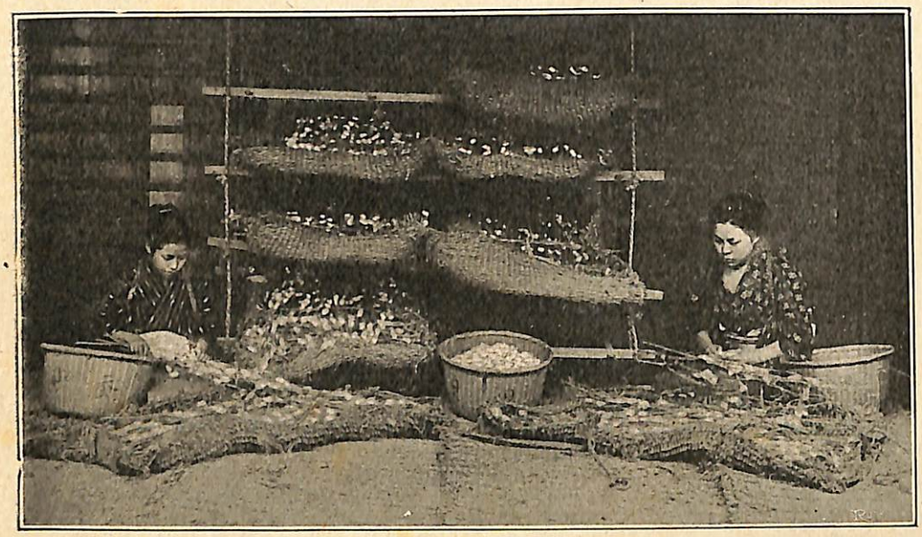
Si bien que des fabriques pourvues de l'outillage le plus perfectionné se sont élevées un peu partout dans l'empire; aussi, depuis quelques années, nous sommes envahis par leurs productions.

Toutes ces bandes de broderies aux couleurs chatoyantes et aux dessins exotiques qui ornent les corsages de nos jolies Parisiennes sont des bandes de kimonos, tissés là-bas par les mains agiles des Nipponnes.

Sans verser dans le pessimisme, il faut pourtant bien le dénoncer, ce *vrai* Péril Jaune. Avec le bas prix de sa main-d'œuvre, le Japon peut se permettre les plus vastes ambitions commerciales. Ces jeunes ouvrières que vous voyez sur ces deux photographies, pouvez-vous deviner ce qu'elles gagnent pour une journée de travail de douze à quatorze heures?

Celles qui trient les cocons de vers à soie recevront un peu moins de six sous ! Les autres, qui dévident les cocons après leur immersion dans l'eau chaude, jouissent d'un salaire légèrement supérieur, huit sous !

Quand des ouvrières vendent leur travail à un si bas prix, comment s'étonner qu'une fabrique japonaise puisse vendre, sans courir à la faillite, des mouchoirs de soie moitié moins cher que les articles analogues sortant de nos usines d'Europe ! La concurrence commerciale, le voilà, le vrai péril dont nous menace le réveil industriel des Japonais et des Chinois !



Ces laborieuses petites Japonaises font pendant douze ou quatorze heures par jour le triage des cocons ; pour ce travail, il leur est alloué trente centimes de salaire.

Mais à côté de ces étoffes à bon marché dont les Nippons commencent à submerger les nations d'Europe et d'Amérique, ils ont conservé le secret de tisser de merveilleuses soieries qui font honneur au bon goût de leurs artistes. Il existe à Kyoto une sorte d'école professionnelle supérieure où se transmettent les traditions qui fixent la réputation des brodeurs japonais.

Les élèves, qui appartiennent aux deux sexes, y font un stage de cinq années, long apprentissage durant lequel ils sont nourris et entretenus aux frais de l'État.

A. LEBLANC.

L'INDUSTRIE DE LA SOIE AU JAPON

Le dévidage des cocons se fait après leur immersion dans l'eau chaude. Un peu plus favorisées que les premières, ces ouvrières gagnent la somme de quarante centimes par jour.

EXPLOITS DE 4 FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE

L'Alerte!

par le Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XII

LA RÉPONSE DE FREYA (*Suite*)

Valborg regardait les amis de l'ingénieur et songeait que, connaissant cette histoire, et pour cause, ils préféreraient, plutôt que de l'entendre raconter, se livrer à un repos réparateur.

En effet, la tête du petit Jean vacillait sur ses épaules; ses deux compagnons, qui n'étaient point, comme l'ingénieur, soutenus par une exaltation spéciale, donnaient des signes de lassitude complète. Ils avaient terminé leur collation.

Le Danois poussa un bouton électrique.

Un stewart parut. Des ordres brefs furent donnés et les trois Français, ayant pris congé, se dirigèrent vers les couchettes qui leur étaient destinées.

... Cependant, Freya avait rapproché de l'ingénieur un large fauteuil, et maintenant, sa tête blonde appuyée au dossier, elle écoutait, les yeux mi-clos, les paroles de Vigy, qui revivait tout ensemble ses espoirs, ses nobles crimes et ses détresses.

Avec la confiance, le sang était revenu au visage du narrateur; maintenant, il coulait, libre, dans ses artères. Une secrète intuition, celle de l'amour prophète, révélait au jeune homme la sympathie grandissante de celle qui lui était apparue, à Nancy, comme la prêtresse des dogmes farouches, au nom desquels les actions les plus insensées deviennent grandes, lorsqu'elles sont commises pour la Patrie.

Et, comme tous ceux qui aiment profondément, il sentait peu à peu monter en lui

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 727 à 751.

une joie immense, en ouvrant son âme sous les regards adoucis de la femme élue entre toutes.

Maintenant, il s'exprimait d'une voix pénétrante, que ne saccadait plus l'angoisse; il recommença l'exposé des faits racontés dans l'automobile. Et, à mesure que se déroulait l'incroyable enchaînement dont le premier maillon avait été rivé au bal de Nancy, Freya, de l'étonnement primitif, passait à une exaltation qu'elle ne prenait plus la peine de cacher.

Elle avait changé d'attitude; les coudes sur les genoux, le corps penché en avant, les yeux brillants, elle suivait les péripéties du drame patriotique; de temps à autre, seulement, ses lèvres frémissantes s'entr'ouvraient pour de brèves interjections.

Comme son père, pendant le trajet en automobile, elle murmurait parfois :

— Vous avez fait cela! Mais pourquoi?... Pourquoi?...

Et, au dedans d'elle-même, une voix faible, mais déjà délicieuse, chuchotait en écho :

« Mais tout cela, il l'a fait... pour toi! »

. . . . . .

Cependant, hypnotisé à nouveau par cette splendide créature toute vibrante sous la fanfare de son verbe, Paul Vigy poursuivait sans arrêt...

— La locomotive! interrompit Freya; vous vous êtes emparé d'une locomotive en pleine gare allemande... et vous l'avez lancée sur ce pont... parce que?

— Parce que je ne voulais pas repasser la frontière, en laissant derrière moi mon œuvre inachevée!

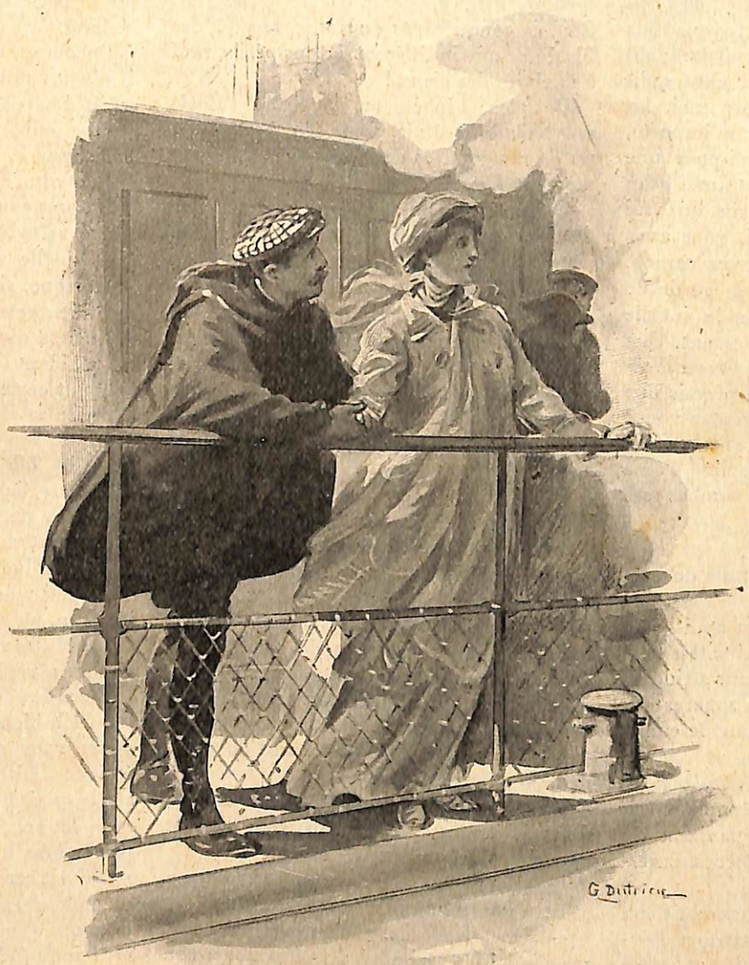
— Ah! c'est magnifique! C'est magnifique!... Vous avez raison, mon père, j'aurais en vain souhaité un roman plus extraordinaire! Et voyons la fin.

— Oh! la fin, mademoiselle, n'est plus qu'une histoire de voleurs. Pour nous sauver, pour sauver mon mécanicien blessé, j'ai arrêté l'automobile de votre père. C'est la Providence qui a dénoué la situation. Sans elle, sans M. Valborg, dès demain, j'étais extradé, condamné, et ma foi...

— Et puis? murmura Freya haletante.

— Fusillé ou pendu : aucune autre solution possible, je crois...

— Et si nous ne prenons pas la mer au plus tôt, ajouta M. Valborg, cette éventualité peut toujours se produire et très rapidement. Avec les moyens d'investigation modernes, il n'est de sécurité nulle part. Tu te rappelles, Freya, ce criminel anglais signalé par la télégraphie sans fil à bord d'un paquebot, arrêté avant même son débarquement par un détective parti quelques jours après lui. Je sais bien qu'ici, sur le pont de ce navire, nous sommes en terre danoise, que la demande d'extradition n'ira pas nous chercher de suite à Copenhague; mais le bras du kaiser est puissant et je ne serai rassuré que lorsque ceux que j'appelle maintenant mes amis auront mis le pied sur la terre hospitalière de l'Argentine.



L'ALERTE!

Paul Vigy et Freya s'accoudèrent à la lisse. (P. 385, col. 2.)

Freya se leva, très pâle.

— Père, nous partons alors?

— Sans doute, et tu vois que j'y ai songé aussitôt, puisque j'ai télégraphié à Skagen du fond du Luxembourg.

— Voilà donc la raison de votre dépêche que je ne m'expliquais pas. Cher père! Comme vous pensez à tout! dit-elle avec une émotion déjà reconnaissante.

Et, avec vivacité, elle interrogea :

— Tout est prêt, au moins, nous serons bientôt en pleine mer?

— Oui, nous sommes sous pression et, dès la pointe du jour, le yacht descendra l'Escaut.

Puis, regardant plus attentivement sa fille, et lisant au fond d'elle-même un désir imprécis :

— Mais j'y songe, fit-il, Skagen doute que nous soyons munis des vivres nécessaires à une traversée transatlantique sans escales. Il faudra donc nous ravitailler quelque part; je vais régler cela avec lui.

Le Danois sortit du salon; les deux jeunes gens restèrent seuls face à face.

Freya regarda longuement le jeune homme : il s'était levé, elle fit un pas vers lui.

— Ai-je bien compris? murmura-t-elle. C'est moi, ce sont mes paroles de Nancy qui ont provoqué tout cela?

Le cœur battant, car c'était la minute du destin, Paul Vigy garda le silence.

— Répondez-moi, je le veux. Avez-vous fait tout cela parce que j'ai dit, ce soir-là, à la soirée des Vendières, que j'appartiendrais à l'homme qui, par une action d'éclat, contribuerait à la délivrance future de mon pays et du sien?

Ces syllabes, qui avaient composé la devise de son héroïsme, résonnèrent à nouveau aux oreilles de l'ingénieur comme une divine harmonie.

Mais, dans son trouble, il ne put répondre que par une inclinaison de tête.

— Alors... vous vouliez gagner la récompense promise... et vous avez accompli toutes ces choses... vous avez risqué votre vie pour elle... pour moi!

— Oui, mademoiselle!

Et ces deux mots furent articulés dans un souffle.

— Alors... alors... vous m'aimez!

Vingt-quatre heures d'efforts surhumains, de périls inouïs, étaient résumés en cette question.

Aussi, lorsqu'elle fut lancée, éternelle comme le monde, l'émotion fut plus forte que la volonté. Les nerfs, tendus à se rompre, vibrèrent, et une larme jaillit des yeux de Vigy.

La jeune fille la vit et se rapprocha encore.

Devant cet aveu muet, plus éloquent que tous les discours de la terre, elle murmura, bouleversée, comme si elle eût été seule :

— Il m'aime!... Vous m'aimez!...

Très vite, Paul Vigy s'était repris, et, dans une sorte d'extase :

— Oui, dit-il, c'est avec votre chère image devant les yeux que je suis parti. C'est la phrase magique chantant sans cesse à mes oreilles qui m'a empêché d'entendre

la voix de la raison, les conseils de la prudence...

Et d'un seul coup, livrant enfin son secret :

— Oui, c'est parce que je vous aime plus que tout au monde que j'ai commis une folie telle qu'aucune imagination ne pouvait la concevoir et que seule vous avez le pouvoir d'absoudre.

Alors, les yeux brillants, la fière Danoise tendit les mains au jeune homme :

— Monsieur Paul, fit-elle d'une voix grave et pénétrante, c'est Dieu, le Dieu puissant et bon, auquel nous croyons tous deux, qui a conduit toutes ces choses; s'il a voulu qu'elles fussent ainsi, c'est qu'il avait dessein de vous amener à moi. La guerre n'a pas eu lieu ! Que m'importe, si l'acte que vous avez accompli pour une parole tombée de mes lèvres est aussi beau que le plus vaillant exploit sur un vrai champ de bataille? Pour moi, vous avez conçu, vous avez lutté, vous avez vaincu. La timidité des gens qui ont la garde de l'honneur de votre pays a rendu inutile votre bravoure et votre dévouement. Que m'importe, encore une fois ! Freya Valborg n'a qu'une parole. Elle a promis une récompense. Elle l'offre; l'acceptez-vous?

Elle se rapprocha encore et, sur la main de la bien-aimée, Paul Vigy, incliné, l'âme inondée de bonheur, laissa tomber ses lèvres...

Un jour presque éteint, plombé de brumes, se levait sur l'Escaut.

La vie du grand port belge avait déjà repris son intensité, parmi les sinistres hurlements des sirènes, les sifflements stridents des locomotives, les chansons sonores des cloches appelant à la prière dans le calme des vieilles églises.

Sur le *Düppel* tout se préparait pour l'appareillage. La cheminée répandait des torrents de fumée noire; le pavillon du Danemark, hissé à la corne, flottait paresseusement dans un air ouaté.

Au quai, une grue énorme étendait son bras d'acier; il restait à embarquer l'automobile arrivée dans la nuit, et telles étaient les dimensions du yacht, que dans son creux la limousine disparut comme un simple jouet.

Autour de la table du grand salon, disposée pour le déjeuner du matin, tous les passagers du luxueux navire étaient réunis.

Quelques heures de repos avaient détendu les visages, effacé en partie les traces de tant d'émotions contraires.

Valborg avait été mis aussitôt par sa fille au courant des événements qui avaient suivi sa sortie du salon.

Bien qu'il fût imprégné des idées saines et séculaires, grâce auxquelles seules la famille peut espérer grandir dans la prospérité et l'honneur, c'est-à-dire l'autorité paternelle et l'obéissance filiale, il était d'une intelligence trop haute pour ne pas admettre que, dans les graves circonstances de la vie, lorsque les cœurs sont nobles, cette autorité et cette obéissance se fondent ensemble, dans l'acceptation mutuelle de généreux élans. Sous la réserve que l'élu fût digne de leur antique maison, où toujours les hommes furent braves et les femmes fidèles, Valborg avait toujours eu l'intention de laisser à sa fille la liberté de son choix pour le don d'elle-même.

D'ailleurs, Paul Vigy lui plaisait.

Il appréciait son enthousiasme, ce grain de folie par laquelle une aventure extraordinaire avait été accomplie, dont la germination prouvait que dans les veines de certains Français coule encore le sang des Gaulois conquérants de Rome, le sang des fils du Brenn indifférent à tous périls, sauf à la chute des cieux !

De plus, l'ingénieur, sorti de l'École polytechnique, était, par sa science acquise, un de ces gendres dont un père est légitimement fier.

Enfin la fortune, représentée par l'usine de Mont-Saint-Martin, bien que peu appréciable auprès des capitaux formidables accumulés dans l'immense domaine de l'Argentine, faisait du moins écarter des esprits superficiels ou jaloux la calomnie facile de l'amour d'un héros mis au service des intérêts d'un intrigant.

Donc, le Danois, sans la moindre réticence, avait ouvert ses bras au fiancé de sa fille.

Freya avait voulu aussi que les compagnons de l'ingénieur fussent mis, sur l'heure, dans la confidence de son bonheur. Émerveillés d'être les acteurs d'un drame militaire, mué instantanément en idylle sur un palais flottant, les trois Français n'en faisaient pas moins de sombres réflexions, chacun songeant aux siens, au choc cruel qu'allait leur apporter la nouvelle de leur exil.

La jeune fille leur prodiguait les plus délicates consolations.

Elle était assise aux côtés de Delmont, dont la jeunesse, plus expansive dans le chagrin, l'intéressait.

Qu'allait dire sa mère, mon Dieu !

Et Vigy, tristement, avouait :

— Quel remords pour moi, qui avait promis à Mme Delmont de lui ramener son fils sain et sauf ! Sain et sauf, il l'est. Mais, hélas ! quand pourrai-je le ramener à Longwy ?

— Et pourquoi, dit Freya au jeune homme, Mme Delmont ne vous rejoindrait-elle pas?

— Mais, objecta Georges, elle ne sait rien et doit m'attendre.

— Ecrivez-lui vite, avant que nous levions l'ancre; racontez-lui tout et suppliez-la de nous rejoindre au plus tôt.

— Fort bien, intervint Valborg, dont l'esprit précis calculait aussitôt les éventualités prochaines. Mme Delmont sera la bienvenue parmi nous; mais où nous rejoindra-t-elle? Car, n'est-ce pas, Freya, tu ne la laisseras pas prendre seule un paquebot pour une terre inconnue. Eh bien, jeune homme, nous sommes aujourd'hui lundi. Écrivez de suite à madame votre mère de se trouver jeudi à Cherbourg. Nous l'attendrons en rade.

— Comment vous remercier, monsieur !

— C'est bon, nous en parlerons plus tard, dit rondement le Danois.

Et, remarquant encore autour de lui des figures allongées :

— Voyons, mes amis, en est-il parmi vous qui désirent emmener là-bas, dans le Sud-Amérique, un être cher, un père, une mère, une fiancée?

Tout en parlant, il regardait Frank Hettange, car, au cours des récits de l'ingénieur, il avait remarqué quelques allusions sur Lisbeth, la fille du garde-voie écrasé à Malling.

Encouragé ainsi, le mineur osa se confier. Il n'avait plus de parents : s'expatrier lui serait donc chose légère s'il ne songeait pas qu'une jeune fille, rendue orpheline par sa faute, par la catastrophe dont il était un des auteurs, restait peut-être sans appui.

D'après ce qu'il croyait savoir, elle avait dû se réfugier chez un oncle, à Mutzig. Mais quelle vie serait celle de la pauvre Alsacienne, si Française, si patriote, dans ce milieu germanisé?

Avec la divine prescience des amoureux qui plaident leur cause, il semblait, en prononçant cette phrase, s'adresser à la jeune Danoise et il exposait en termes simples combien fervente était sa tendresse pour la jolie fille d'Alsace qu'il considérait comme sa fiancée.

Quelles paroles pouvaient aller plus profondément au cœur de Freya, en cette aurore de bonheur qui se levait pour elle?

En cette modeste fille de l'humble garde-barrière, ne rencontrait-elle pas une sœur, caressée des mêmes espoirs, palpitante des mêmes rêves?

Aussi fut-ce avec élan qu'elle décida :

— Eh bien ! monsieur Frank, dépêchez-vous, vous aussi; prenez une plume et écrivez à Lisbeth Zell de se trouver jeudi sur le quai de Cherbourg.

— Et toi, continua Valborg en prenant par le bras le petit Jean, auquel personne ne faisait attention et qui, timide, dévorait quelques larmes silencieuses, tu as un vieux père qui s'ennuiera sans toi, qui sera peut-être inquiété parce que son enfant s'est conduit en homme. Allons, allons, monsieur Vigy, vous qui lui ravissez son fils, écrivez au papa de venir au rendez-vous. Nous lui trouverons une occupation qui lui plaira, et là-bas, en Argentine, Schleswig et Alsace communieront ensemble dans leurs souvenirs !

Puis, s'adressant à Grandin, dont la cheville avait été massée, pansée, emmaillotée par le médecin du bord et qui venait de faire une apparition au salon :

— Enfin, avant que nous soyions en mer, avez-vous, mon ami, quelque souhait à exprimer pour votre famille?

— Oh ! moi, monsieur, répondit le Gascon, rendu à sa naturelle gaieté, je n'ai d'autre famille que celle de M. Paul, mordious ! J'espère bien qu'elle sera nombreuse !

Freya rougit... Déjà, tout autour de la large table, les plumes grinçaient sur les papiers dont les plis, en s'ouvrant, allaient

déposer aux confins divers de la France, de la Lorraine, de l'Alsace, l'inquiétude, l'étonnement, certaine tristesse; mais aussi, sans doute, des fiertés et des joies...

Tandis que, fiévreusement, les trois Français envoyaient ainsi aux êtres qui leur étaient les plus chers l'invitation généreuse du propriétaire du *Düppel*, Freya causait avec son père.

— Mais vous donnez rendez-vous aux parents de nos amis seulement jeudi à Cherbourg; nous n'attendrons pas ici, je pense, avec la menace de l'extradition, l'heure de nous mettre en route.

— Mais non, rien n'est changé; seulement, comme décidément un ravitaillement sérieux nous est nécessaire, nous nous dirigerons à petite vitesse vers les côtes anglaises. Skagen m'a exprimé le désir de faire escale à Cowes, où il doit, de plus, embarquer des chauffeurs supplémentaires. J'estime que nous pouvons lui donner satisfaction sans crainte; car, dans ce bassin du Solent, où se donnent rendez-vous tous les yachts du monde, qui diable irait soupçonner que, sous notre pavillon de plaisance danois, se cachent des Français ayant maille à partir avec la police de S. M. Guillaume?

« Et puis, il faut accorder aux Anglais que, s'ils donnent asile à toute la fripouille cosmopolite, ils ne laissent jamais violer chez eux les lois de l'hospitalité. Nos exilés seront donc plus en sûreté à Cowes que partout ailleurs.

Ils sortirent sur la dunette.

Un brouillard humide couvrait le fleuve. De leur plainte lugubre, des sirènes, dans le lointain, révélaient la marche lente des navires...

La coupée fut fermée, les câbles largués... Déjà, le yacht, tressaillant sous l'impulsion de son hélice, évitait...

Paul Vigy, qui venait de s'assurer du départ des précieuses lettres, auxquelles en hâte il avait joint une courte missive pour sa mère, lui promettant bientôt de plus longues nouvelles, Paul Vigy, enveloppé du caban d'un officier du bord, rejoignit sa fiancée.

Tous deux s'accoudèrent à la lisse.

— Freya, dit à voix basse le jeune homme, en prenant une main qui ne se refusait pas, dites-moi, est-ce que je rêve?... Depuis cette nuit, je me demande à toute minute si je ne vais pas être réveillé d'un songe, tellement délicieux que ma vie entière ne serait pas suffisante pour en payer la douceur!... Dites, Freya...

Il aimait à répéter ce nom, dont les voyelles ailées palpitaient entre ses lèvres comme des chants d'oiseaux au milieu de branches fleuries. Et maintenant il avait le droit... le droit d'en exhaler tout haut la musique enivrante, il avait le droit de se pencher vers celle qui, tendrement, écoutait sa modulation presque religieuse, de chercher son image dans l'azur de ses yeux.

Et Freya, lentement, répondait :

— Non, mon ami, nous ne rêvons pas. Cette brume dont nous sommes enveloppés représente le voile de ma destinée qui se lève. Elle se dissipera bientôt, car nous marchons ensemble vers le soleil éblouissant! Ah! je l'attendais, l'homme au cœur semblable au mien, capable de toutes les audaces, de toutes les folies, de toutes les erreurs même, pour l'idéal sans lequel nulle vie ne vaut d'être vécue. C'est Dieu qui vous a conduit vers moi; je vous l'ai dit, je vous le répète. C'est de lui que je vous reçois. Bénissons ses desseins impénétrables : nos rêves communs se fondent en un seul; nous allons parcourir, la main dans la main, la route magnifique qui s'ouvre devant nous, dans un pays nouveau, familier du progrès moderne, mais nous conserverons toujours, n'est-ce pas, nos yeux fixés sur les étoiles lointaines qui ne s'éteindront jamais!

(A suivre.) CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

COMME AU TEMPS DES CARBONARI

Hindous contre Détectives

On sait que 42 étudiants bengalis, accusés de conspiration contre la domination britannique, ont été récemment jugés à Dacca et condamnés à des peines variées.

Le premier jour du procès, les juges avaient reçu un paquet recommandé qui contenait un crâne humain et une note manuscrite. La note annonçait que la police payerait de son sang la condamnation des conspirateurs.

Ce n'était pas une vaine menace!

Un des plus fameux détectives de l'Inde, Sarat Chandra Ghose, avait été chargé de filer deux jeunes Bengalis de bonne famille, l'un fils d'un docteur en médecine, l'autre, d'un avocat.

Vers le soir, le policier, en costume indigène, se dirigeait vers sa maison, quand il reconnut, à quelques pas devant lui, ses deux « clients ».

L'occasion était bonne! Il leur emboîta le pas avec d'autant plus de raison qu'ils s'engageaient dans le quartier voisin du Palais de Justice. Sûrement, ils allaient pousser des cris séditieux sous les fenêtres du tribunal!

Soudain, dans une rue très passagère, les deux Bengalis faisaient volte-face, et l'un d'eux tirait un coup de revolver à bout portant, mais qui ne faisait qu'égratigner le détective à l'oreille. Comme il empoignait l'agresseur par le bras, le compagnon lui déchargeait deux balles dont l'une lui perçait la main gauche, tandis que la seconde pénétrait dans le ventre.

Il tombait, évanoui, rendant le sang en abondance.

Tandis qu'on le transportait mourant à l'hôpital, la police découvrait l'identité du meurtrier. On perquisitionnait dans leurs familles, et l'opération apprenait que tous deux faisaient partie de la *Samite*, société secrète fondée dans le but d'affranchir l'Inde.

Les 42 Bengalis qui passaient en jugement appartenaient, eux aussi, à cette société, composée d'*extremists*, c'est-à-dire d'Hindous décidés à recourir aux moyens les plus violents pour rétablir l'indépendance de leur pays.

Cet attentat, accompli en plein jour, au cœur d'une ville populeuse, prouve que les *extremists* hindous sont fidèles au programme de leur société.

Ils nous ramènent au temps des carbonari!

CHRISTIAN BOREL.

Du Maroc à l'Arabie

Révoltes et Pillages

Qu'elles soient berbères ou arabes, les populations musulmanes qui vivent dans l'Afrique du Nord, du Maroc à la Tripolitaine, aussi bien qu'en Asie celles de la Palestine et de la Péninsule Arabique, se font, pour la plupart, remarquer par leur esprit d'indépendance et leur ardeur pour la révolte et le pillage. Tandis que les tribus marocaines s'insurgent contre le gouvernement du sultan, de toutes parts, en Arabie, éclatent des séditions et sévit le banditisme. Partout règne la même haine de la domination.

Au Maroc, une grande agitation a régné, dans ces derniers temps, autour de notre corps d'occupation de la Chaouïa, et l'on sait déjà que, le 14 janvier, les Zaers ont attiré une petite troupe française dans un guet-apens où le lieutenant Marchand et le maréchal des logis Hivert ont trouvé la mort.

D'autre part, depuis déjà longtemps, diverses tribus vivant au Nord-Ouest de Fez, les Cherarda et les Beni-Ahsen notamment, refusaient de payer l'impôt et vivaient dans un état d'insurrection permanent contre le gouvernement du sultan Moulaï-Hafid.

Une mahalla chérifienne dirigée par le commandant Mangin et les autres officiers de la mission militaire française fut envoyée contre les rebelles; elle était forte de 2,630 hommes. Ayant quitté Fez le 28 février, elle entra en contact avec les insurgés le 3 mars, à Souk-el-Sebt, et leur infligea une sérieuse défaite.

La mahalla poursuivit sa marche en avant et, le 7 mars, elle rencontra les Cherarda près du Sebou. Ceux-ci, comme s'ils voulaient se soumettre, égorgèrent un taureau en signe de paix. C'était une ruse. Quand ils eurent rassuré la mahalla, ils l'attaquèrent. Mais celle-ci, qui s'était tenue sur ses gardes, battit les rebelles et les empêcha de se réfugier dans la montagne.

Pendant ce temps, plus au Sud, des tribus berbères, Beni-Mtir et Zemmour entre autres, ravageaient les environs de la capitale et essayaient d'enlever l' « afrag », la tente surmontée d'un drapeau vert, dans laquelle le sultan habite pendant ses campagnes. Elles n'y réussirent pas, mais les Beni-Mtir, continuant leurs méfaits, vinrent, le 12 mars, mettre le feu à un village situé à cinq kilomètres de Fez. Le sultan envoya le lendemain contre eux une colonne qui les mit en fuite.

La mahalla, conduite par les officiers français, poursuit la répression et, en pacifiant le pays, elle empêchera l'effondrement de l'autorité chérifienne.

Transportons-nous maintenant sur le continent asiatique. Que se passe-t-il? La même chose. De tous les côtés, l'Arabie est en état d'insurrection contre l'autorité turque.

En 1910, une expédition dut être envoyée dans le cœur de la presqu'île arabique. Dans le Sud, tout le Yémen est révolté.

Dans la Palestine, les Bédouins se sont soulevés, en décembre dernier, et ont brûlé un grand nombre de stations de la ligne du Hedjaz, dans la région de Maan. La ville de Kérak a été incendiée et pillée.

De tous les côtés les Arabes se livrent au brigandage.

Il y a eu, depuis 1909, une recrudescence de pillages de la part des tribus qui nomadisent entre le Tigre et la Syrie. Elles ont fait une fois, en 1910, une razzia de 7,000 moutons chez les tributaires plus sédentaires des environs de Mossoul.

Pour les Arabes, le vol à main armée semble être une légitime conquête: Piller les caravanes,

DU MAROC A L'ARABIE — REVOLTES ET PILLAGES

Nombreux sont ceux qui sont attaqués par les pillards de l'Arabie : la mission de Douglas-Carruthers fut ainsi surprise et arrêtée au puits de Haua, entre la Palestine et le désert de Nafoud, mais le chef, ayant appris que ce voyageur anglais était protégé par une tribu dont il était l'ami, ne le dépouilla pas de ses biens.

arrêter et rançonner les voyageurs sont des moyens d'existence que leur morale ne réprouve pas. Aussi l'on pense combien il est difficile pour les voyageurs de pénétrer dans leur pays ; nombreux sont ceux qui ont été attaqués, heureux encore quand ils n'y ont pas succombé.

C'est une de ces attaques que représente notre gravure. La scène a été reconstituée d'après les documents fournis par le voyageur lui-même, un Anglais, M. Douglas-Carruthers, qui, en 1909, fut arrêté au puits de Hausa, entre la Palestine et le désert de Nafoud. Il fut assez heureux cependant pour avoir à se louer de la générosité du chef qui, apprenant que le voyageur était protégé par une tribu dont il était ami, ne le dépouilla pas de ses biens.

GUSTAVE REGELSPERGER.

La Politesse chez les Différents Peuples

SIGNES DE BIENVENUE

En France, pays le plus poli de l'Occident on prend congé par un gracieux « au revoir ».

Dans les mêmes circonstances, les Japonais, le peuple le plus poli de l'Orient, enlèvent leurs sandales et disent d'un ton aimable et enjoué :

« Honorable hôte, tu vas quitter la pauvre demeure de ton dévoué serviteur, je te contemple. »

Le Leben sie wohl, portez-vous bien, des Allemands n'est pas précisément une salutation exubérante, mais elle est certainement moins embarrassante que celle de l'Hindou qui se précipite dans la poussière aux pieds de l'ami qui le quitte. Les Chokas, peuple de la Mongolie, prennent congé d'un ami qui part pour des pays lointains en saisissant sa main droite dans les leurs et en la portant à leurs fronts, tandis qu'ils marmottent des paroles de regret.

Les femmes caressent gentiment sa figure en disant : « Ni kou tza, va bien, adieu. — Heureux partant ! »

Tirer la langue, en guise d'adieu, est, au Tibet, du style le plus correct du pays.

L'habitant des Grandes Cyclades, archipel de la mer Egée, jette de l'eau en abondance sur la tête de celui qui s'en va, tandis que le Birman lui fait une grande révérence en lui murmurant à l'oreille : « Hib, hib ! »

En se quittant, les Fidjiens croisent deux plumes rouges l'une sur l'autre, en signe d'adieu, et les natifs de la Nouvelle-Guinée se font cadeau de tablettes de chocolat.

Pour se dire bonjour, l'insulaire de Lemure, près des Philippines, et l'habitant de Palaos, archipel de la Micronésie, se prennent réciproquement le pied et s'en frottent le visage. Spectacle charmant, sans doute, mais qui doit être passablement compliqué. Question d'habitude probablement !

Chez les gens de Paré, Afrique orientale, quand des amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, se rencontrent, ils s'avancent l'un vers l'autre, se donnent la main, mais en détournant la tête, l'un vers le Levant, l'autre vers le Ponant. Puis, sans une parole, sans un sourire, sans une trace d'émotion quelconque, les voilà qui commencent une série de petits soupirs prolongés, de roucoulements doux et tendres qui s'évanouissent peu à peu dans un diminuendo de plus en plus faible.

Pendant ce temps, ils se balancent la main qu'ils prennent d'abord près du poignet et ils l'abandonnent ensuite petit à petit, en prenant la paume, puis les phalanges, puis l'extrémité des doigts.

Après seulement, on se regarde, on se parle, on devient humain. — la politesse de convention étant terminée, le naturel reprend son droit !

L. KUENTZ.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

IIe Partie — Les Lotus Verts

Chapitre IX

LA MAISON DE LA RUELLE DES POSSÉDÉS-DERVICHES *(Suite.)*

L'ATTAQUE s'est ralentie. L'élan des assassins semble soudainement coupé. *By Jove!* Ils chancellent... Ils étendent les bras en des gestes stupéfaits et implorants, puis ils s'affaissent sur la chaussée.

Victoire ! Je comprends ! Le poison a complété son œuvre ! Tous viennent d'exécuter le suprême mouvement ordonné par la mort.

Victoire ! Ah ! Ai-je raison de clamer ce mot triomphant? Nouveau Pyrrhus, est-ce que mon triomphe n'est pas plus désespérant qu'une défaite?

Tanagra s'est abandonnée dans mes bras et le long de mes mains qui soutiennent son corps inerte, un liquide chaud coule, traçant sur mon épiderme des lignes rouges.

Du sang ! Elle est blessée, à mort peut-être?

Alors je m'affole. Je me précipite avec la jeune fille que j'ai défendue trop tard dans la maison. Je referme la porte d'un coup de pied, j'escalade l'étage, je l'étends sur la couchette demeurée intacte, j'allume une bougie. Là, là, au cou, une longue estafilade, à hauteur de la carotide.

Et comme, éperdu par cette constatation, je gémis, perdant la tête : « Tanagra ! Tanagra ! Mon aimée, ma toute aimée ! » elle ouvre les yeux, me regarde avec une expression étrange d'épouvante, de remords, de bonheur, et sa voix chantante, faible ainsi qu'un écho lointain, murmure :

« Ce n'est rien... Vous avez fait dévier le coup... Mon réticule, du diachylum, une demi-heure de repos... »

Deux larmes roulèrent sur mes joues. Je fis ce qu'elle ordonnait. Je l'aidai à brider la plaie à l'aide d'une bande de diachylum.

Ceci terminé, elle me regarda longuement, une expression indéfinissable dans ses grands yeux verts de mer, sa main se tendit vers moi. Elle murmura comme se parlant à elle-même :

« Sauvée par lui. Pourquoi cela s'est-il passé ainsi?

— C'était écrit, fis-je impétueusement, écrit depuis notre voyage à Munich, à Vienne. »

Cette allusion au passé, ce passé décevant où elle était ma fiancée, amena une teinte rosée à son front. Presque sévèrement elle prononça :

« Et Ellen?

— Ellen est avec nous, elle est en vous. »

Je dis cela sans que ma volonté y fût pour rien ; je traduisais ma conviction avec une sincérité inconsciente, dont Tanagra fut impressionnée sans doute, car ses yeux se levèrent vers le ciel, semblant implorer le secours de lumières supérieures.

Puis son visage s'adoucit, douleur et extase s'y peignirent successivement.

Dans un frisson de ses lèvres passa une phrase chuchotée :

« Est-ce possible ! »

Ses paupières s'abaissèrent, éteignant la radiation émeraude de ses prunelles. Elle dit encore :

« Du repos... Du repos... Je veux dormir ! »

Et je restai là, emplissant mon regard de sa chère présence. J'étais heureux. En l'arrachant à la mort, il me semblait avoir reconquis le droit de l'aimer !

Chapitre X

JE DEVIENS X. 232.

« Mais le but de ce déguisement?

— Mon frère le sait ; moi, je l'ignore. Je crois qu'il est utile, non seulement au succès, à la libération de nos personnes, à la fin de notre existence d'espions, mais aussi au bonheur de celui qui s'est sacrifié toute sa vie.

— N'ajoutez rien, je vous en prie. Je serai ce qu'il vous plaira. »

C'est le matin. Nous échangeons ces répliques dans la maison de la ruelle des Possédés-Derviches. Tanagra est debout. N'étaient une légère pâleur et la bande de sparadrap dessinant sa ligne sombre sur le cou blanc, sa blessure pourrait passer pour une fantaisie de rêve.

Je suis assis devant l'unique table du mobilier, sur laquelle sont des flacons divers, et aussi des « postiches ». On jurerait voir l'installation d'un comédien se grimant avant d'entrer en scène.

De fait, c'est bien cela.

Tanagra, debout auprès de moi, me *fait la figure* avec des pinceaux (blaireau, éponge), qu'elle trempe dans divers flacons. Puis elle m'applique une moustache postiche.

« C'est fait, dit-elle joyeusement. On vous prendrait pour mon frère, alors qu'il s'était donné, à Vienne, l'apparence du dernier chef de la maison de Graben-Sulzbach. »

Elle me présente une glace, j'y jette un coup d'œil et je reste interdit.

Je ne suis plus Max Trélam, le correspondant du *Times*, au visage soigneusement rasé, doué de cette blancheur rosée particulière à la race saxonne, à laquelle je me fais gloire d'appartenir.

J'ai l'air d'un Slave, avec ma moustache tombante, d'une nuance blond pâle, avec mon teint un peu brouillé, empreint de lassitude. Je me sens reporté en arrière de plusieurs mois. Je me revois à Vienne, alors que mes fiançailles avec miss Tanagra furent si cruellement rompues par le comte Strezzii

Reproduction et traduction réservées. (Voir les nos 727 à 751.)

le père de Franz, qui nous poursuit à cette heure.

Ainsi m'apparut X. 323, seigneur de Graben-Sulzbach, ayant un visage emprunté comme toujours par cet homme étrange, dont personne, en dehors de ses sœurs, ne connaissait la véritable apparence.

Plus je me considère, et plus j'ai l'impression que c'est lui, dont le miroir me renvoie l'image. L'obsession est si forte que j'adresse la parole à cette illusion produite par la réflexion des rayons lumineux sur le tain de la glace.

« Qu'espérez-vous donc de nous? »

Un rire joyeux souligne mon erreur. Tanagra rit... Ah! il y a si longtemps que ses traits chéris n'ont exprimé la gaieté que je l'imite, tout heureux de vivre auprès d'elle. Une minute, nous oublions le danger sournois qui nous entoure.

Elle se domine vite cependant. L'heure n'a pas encore sonné où il nous serait loisible de nous attarder dans les délices de l'oasis.

Elle dit gravement :

« Pardon de cette hilarité. J'ai été contente, parce que votre surprise m'a certifié l'exactitude du portrait que j'ai exécuté. Satisfaction de peintre, ajouta-t-elle avec un léger retour offensif du sourire, un peintre au talent de qui sont attachées bien des existences humaines.

— Si l'exactitude suffit pour vaincre, la victoire est assurée. »

Elle secoue dubitativement sa jolie tête auréolée de cheveux bruns parmi lesquels scintillent des fils d'or.

« Le Ciel le veuille! prononce-t-elle du ton profond de la prière. Maintenant, préparons-nous au départ.

— Je suis prêt à vous suivre au bout du monde...

— Et même au delà, » achève-t-elle avec une gravité qui me rappelle complètement au sentiment de la situation.

Elle a raison. L'expédition que nous allons entreprendre, expédition dont X. 323 connaît seul le but final, peut nous entraîner au delà de la vie.

La tristesse pèse de nouveau sur moi.

Mais l'instant n'est point propice à la rêverie, même lugubre. Et puis une bouffée de *cabotinage* de situation souffle sur moi. Je représente X. 323. Je dois jouer le personnage que j'admire, ce personnage qui ne plie sous aucun choc. Et c'est d'un ton dégagé que je reprends :

« Veuillez me répéter vos instructions et mettons-nous en route. »

Elle me toise, un étonnement sur la physionomie. Mais elle doit comprendre ce qui se passe en moi et elle consent :

« Vous *êtes droit* (*You're right!*) Pendant le déguisement, mes gestes vous distrayaient. Or, il importe de ne rien laisser au hasard. »

Et lentement elle commence :

« Nous nous rendons ostensiblement au consulat de Russie.

— Cela, je l'ai bien entendu.

— Nous nous présentons au consul. Vous prendrez la parole, car il semblerait invraisemblable que X. 323 me laissât la direction de l'entretien.

— Oh! pour parler, je puis me charger de cela, si je sais bien ce qu'il convient ou non de dire.

— Voici le thème. Devant les employés *quels qu'ils soient* — elle souligna ces mots — j'ai failli être assassinée cette nuit par les bandits aux dix yeux d'or.

— Conforme à la vérité, hélas! »

Elle ne parut pas entendre la réflexion et continua :

« Votre affection fraternelle, inquiète du sort qui me menace, alors qu'un deuil récent... »

Elle ferma les yeux, balbutia avec une tristesse infinie :

« Pauvre Ellen! »

Je sentis dans mon cœur la souffrance qui étreignait le sien et, désireux d'éloigner ce point pénible de l'entretien :

« Oui, cela m'a paru clair. Je sollicite l'hospitalité au consulat qui me semble un asile sûr et pour vous et pour moi. »

Elle inclina la tête, puis, doucement :

« Une fois seul avec le fonctionnaire russe, vous lui faites savoir que la crainte avouée est un simple prétexte.

— Ce qu'il croira sans peine, X. 323 n'ayant pas la réputation d'un trembleur. »

Elle me remercia du geste, prononça :

« Je sais que vous aimez mon frère.

— Je vous aime tous, » m'écriai-je impétueusement...

Elle m'arrêta aussitôt :

« Max Trélam, pourquoi parler ainsi quand l'orage gronde autour de nous, quand la mort nous touche peut-être déjà de son aile? »

Et comme je baissais la tête, confus visiblement de la mercuriale méritée, elle reprit du ton de la conversation, ses yeux redevenus doux :

« Le consul donnera créance à vos paroles d'autant plus que vous les lui expliquerez ainsi : Notre présence dans sa demeure aura le même effet que le chevreau attaché à un pieu dans la jungle hindoue exerce sur le tigre. Le fauve qui nous hait sera attiré, et nous à l'affût, nous le prendrons, nous mettrons fin au cauchemar du gouvernement moscovite en ce qui concerne le brassard révolutionnaire aux dix opales.

— Non seulement le consul me croira, mais j'ai la conviction que je parlerai selon la vérité. »

Elle haussa les épaules pour indiquer qu'elle n'était pas convaincue.

« Je suis doublement assuré que Franz Strezzi cherchera à pénétrer au consulat, que le brassard lui-même l'y attirera. »

Tanagra m'interrogea du regard, évidemment surprise par mon affirmation.

« Je sais où il se trouve, » ajoutai-je lentement.

Elle tressaillit :

« Vous le savez, vous? »

En quelques mots, je lui appris l'existence des « judas » dans la chambre circulaire qui m'avait caché à tous les yeux. Je lui dis l'étrange attitude de la dactylographe dans le cabinet de travail, comment elle avait tiré le brassard du classe-papiers arabe.

Elle m'écoutait, puis pensive :

« Mon frère sait certainement cela. Et voilà ce qui me trouble, ce qui m'empêche d'avoir la certitude que vous exprimiez tout à l'heure. »

Et comme je la regardais interrogativement :

« X. 323, reprit-elle posément, ainsi que si elle résumait les données d'un problème, X. 323 veut que le brassard, tantôt aux mains du gouvernement, tantôt aux mains de révolutionnaires farouches, cesse d'être une menace sanglante suspendue sur un grand peuple.

« S'il le détruisait lui-même, ceux qui, pour rendre l'honneur à nos morts, nous ont imposé l'affreux métier d'espions (affreux même quand on l'exerce honorablement), ceux-là ne nous libéreraient pas, ainsi qu'ils l'ont promis solennellement à la condition que nous débarrasserions le monde du maître des Dix Yeux d'Or vert, du maître de la Comète rouge... Or, mon frère veut qu'enfin il nous soit permis de vivre au grand jour.

« *Donc il faut que le brassard soit anéanti d'apparence en dehors de sa volonté.*

— Comment espérez-vous arriver à un résultat semblable? m'écriai-je, car la déclaration de ma chère compagne m'avait procuré une sensation aussi désagréable qu'un coup de bâton sur la tête.

— Franz Strezzi doit servir à cela, dans les combinaisons de mon frère.

— Mais de quelle façon? Strezzi songe à s'approprier le terrible brassard et non à le détruire.

— C'est là le secret de mon frère, celui de miss Aldine. »

Je me pris le crâne à deux mains.

« Miss Aldine, je le crois, est un agent de X. 323, il a donc en elle une confiance absolue; vous supposez dès lors, n'est-ce pas, qu'il admette que cette personne sache ce que nous ignorons, nous, dont le dévouement ne fait pas doute; une confiance pareille est-elle justifiée par quelque chose?

— Oui.

— Quoi? Quoi enfin?

— Je n'en sais rien. »

A cette réponse stupéfiante, je demeurai un instant muet. Pourtant, je me ressaisis et je protestai avec énergie :

« Alors, je ne comprends plus pourquoi vous admettez un sentiment qui, pour vous-même, ne s'appuie sur rien. »

— Vous vous méprenez, Max Trélam, elle s'appuie sur la foi entière que j'ai en la parole de mon frère.

— Et cette parole est?...

— Je vous redis textuellement la réponse qui me fut faite à une question identique à la vôtre.

« *Miss Aldine, prisonnière du crime, s'offre en victime expiatoire. Plaignez-la. Elle est plus malheureuse que nous-mêmes.* »

Ces derniers mots avaient déjà frappé mon tympan. Ils y frappèrent comme un reproche. L'image de la dactylographe se dressa devant moi. Je la vis nettement,

avec son visage désespéré, ses traits creusés par une souffrance surhumaine contrastant avec son regard pur et affolé.

X. 323 l'avait dépeinte. Prisonnière du crime, elle s'offre en victime expiatoire.

Et, emporté par un désir irrésistible d'effacer jusqu'au souvenir de ma résistance, de mes critiques, j'emprisonnai la main de Tanagra dans les miennes en bredouillant :

« J'aime X. 323. J'obéirai sans chercher davantage à pénétrer sa pensée. Je ne veux plus savoir qu'une chose, c'est que je suis auprès de vous, Tanagra, et que nous marchons ensemble à la mort ou à la vie. »

Une coloration fugitive de son visage me révéla son émotion. Il me sembla que sa main pressait légèrement les miennes, m'apportant la réponse muette, inconsciente, de son âme aimante.

Quelques minutes plus tard, nous quittions la maison de la ruelle des Possédés-Derviches et nous nous dirigeâmes vers la Sharia Imad-ed-Din, où se dresse la façade du consulat de Russie.

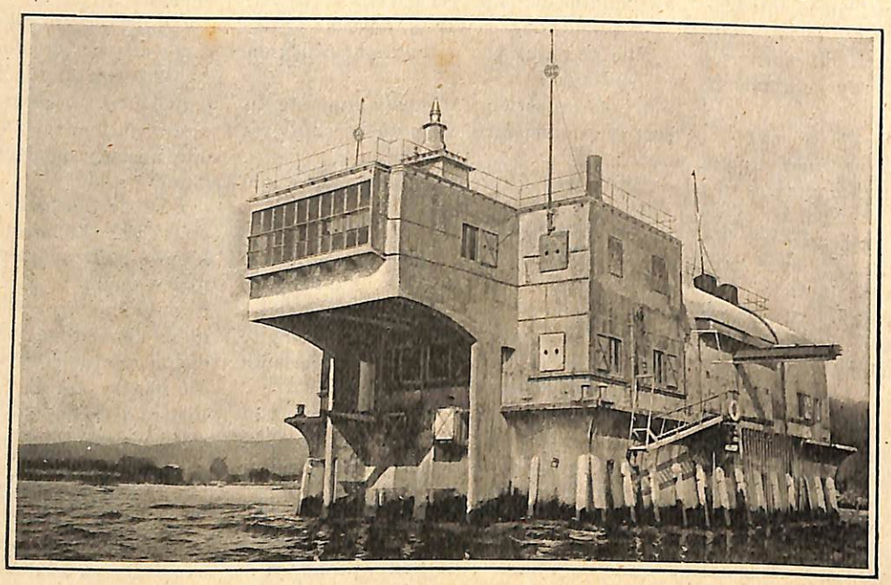
(A suivre.) PAUL D'IVOI.

UN ILOT ARTIFICIEL DANS LA MÉDITERRANÉE

Torpilles sous-marines Torpilles aériennes

On vient de terminer en pleine mer Méditerranée, dans la partie nord-est de la merveilleuse rade comprise entre l'île d'Hyères et la terre, une véritable petite île, destinée à permettre à l'humanité de perfectionner son génie de destruction.

Cet îlot, tout entier en béton armé, a été construit par la compagnie du Creusot, afin de régler le tir des torpilles qu'elle fournit à la marine française. Il est formé d'un énorme bloc de béton, dans la partie inférieure duquel on a laissé pénétrer l'eau ; celle-ci, agissant comme lest, a fixé au fond le caisson tout entier, autour duquel a pris ensuite corps le béton coulé. Cette même partie comprend une chambre pour le lancement des torpilles sous-marines, et à cet effet communique avec la mer par des tubes étanches, pareils à ceux usités par les torpilleurs



Pour le lancement des torpilles cet îlot comporte d'abord une chambre sous-marine communiquant avec la mer par des tubes étanches ; puis au-dessus de l'eau une deuxième chambre de lancement, pour les torpilles aériennes.

Au-dessus de l'eau, se dresse une construction renfermant une deuxième chambre de lancement, celle-ci pour torpilles aériennes, un poste d'observation destiné à surveiller la marche des torpilles et le logement des gardiens. Le tout est surmonté d'un poste sémaphorique à l'aide duquel on peut communiquer soit avec la terre, soit avec les surveillants du tir placés sur des radeaux.

L'îlot, qui porte le nom de batterie des Maures, dépasse de dix mètres le niveau ordinaire des flots, ce qui est suffisant en Méditerranée dans une rade aussi bien abritée. Aussi a-t-il merveilleusement supporté les tempêtes de l'hiver qui ne lui causèrent aucune avarie. Les résultats excellents qu'il a permis d'obtenir pour l'étude du lancement et du réglage des torpilles ont engagé le ministre de la Marine à songer à la construction d'un second îlot artificiel. G. P.

PROTÉGEONS LES OISEAUX

Un Perroquet Charitable

Est-ce en connaissance de cause que ce perroquet sème ses graines aux moineaux? Croyons à ses bons sentiments et félicitons-le d'une si touchante confraternité.

Mais il n'est pas le seul protecteur des pierrots. Récemment, un ami des oiseaux a offert à la Ville de Paris de mettre à sa disposition la somme nécessaire pour assurer journellement, pendant la mauvaise saison, la nourriture aux oiseaux des squares et jardins publics de la Ville.

Dans quelques squares parisiens, des mangeoires, mises à une certaine hauteur, sont remplies de graines tous les matins par les soins du personnel administratif.

Voilà une idée généreuse à laquelle on ne peut qu'applaudir.

Il serait aussi désirable, pendant qu'on y est, d'établir dans nos jardins des nids artificiels, permettant à leurs gentils hôtes de nicher tranquillement sans être inquiétés ; cela, du reste, se fait en Belgique, à Bruxelles principalement.

Inutile de demander à la Ville d'affranchir de tous impôts ces habitations à volatiles en échange des services qu'ils nous rendent et des satisfactions qu'ils nous procurent.

L. M.

UN PERROQUET CHARITABLE

Du haut de son perchoir ce magnifique perroquet contemple, amusé, la gent ailée qui vient picorer les reliefs de son festin.

LES PRISONS BAVAROISES

Dévoré dans son Cachot

Un fonctionnaire du service pénitentiaire bavarois visitait la prison de Weissenhorn. Remarquant que le gardien en chef le faisait passer devant une cellule sans s'y arrêter, il insista.

« Elle est inoccupée, Votre Honneur, » balbutia l'homme.

Puis, il prétendit que la clef était égarée.

Mais il dut satisfaire la légitime curiosité de son chef, qui, dès que la porte eut été ouverte, fut témoin d'un horrible spectacle.

Sur le sol du cachot, un malheureux prisonnier, condamné à huit jours de prison, achevait d'expirer.

Sa tête n'avait plus rien d'humain : des crocs de chien l'avaient mise en pièces ! Et, sous les vêtements en lambeaux, le corps présentait d'innombrables blessures.

Il fallait bien entrer dans la voie des aveux ! Le gardien raconta que, lorsqu'il s'absentait de l'établissement, il confiait à sa femme le soin de distribuer aux prisonniers leurs rations quotidiennes.

Or, dans la crainte d'être assaillie par une « forte tête », cette dame ne pénétrait dans les cellules qu'en compagnie de deux molosses aussi féroces que robustes. Et ces fauves, trompés peut-être par un geste du prisonnier, s'étaient jetés sur lui et l'avaient dévoré vivant ! Jacques D'IZIER.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique.

CHAPITRE II (*Suite.*)

A peine les paroles de la religieuse étaient-elles prononcées que Simonnet s'était dressé sur son lit en poussant un cri déchirant, le visage éclairé, les yeux brillants, métamorphosé.

« Eh bien ! oui, oui ! Ma mère, vous avez trouvé les mots qui ont fait ouvrir mon cœur... Etre bon ! Etre béni !... Ah ! il me semble que cette pensée me régénère... Il n'y a plus de bandit, il n'y a plus de forçat, il n'y a plus qu'un père qui veut être aimé de son enfant...

« Oh ! aurai-je la force !... Il y a un médecin ici... qu'il me donne la force de parler ! »

Le médecin s'approche et lui présente un cordial puissant.

Simonnet le boit d'un seul trait.

« A votre tour, écoutez-moi !... Oui, c'est le Roi du Bagne qui m'a envoyé ici... avec Mal-Crépi, Camoufle et La Griffaille pour enlever Bras-de-Fer.

« L'obscurité nous a fait commettre une méprise... et c'est Moustique qui a été pris...

— Où deviez-vous le conduire?

— En amont du Maroni... à l'île Nasson où est établi le premier campement des forçats...

— Quoi ! Ils s'enfoncent dans les profondeurs de la Guyane ! »

Le misérable semble transfiguré, il parle comme dans un rêve.

« Oui, oui, ils vont, loin, bien loin... pour conquérir de l'or... beaucoup d'or...

— Pour piller le placer Saint-Clair ! s'écrie Bras-de-Fer.

— Pour menacer la vie de mon père ! »

Madiana tombe à genoux, les bras levés vers le moribond.

« Oh ! je vous en supplie !... Parlez, parlez !... Que je puisse du moins aller mourir auprès de lui !... »

Simonnet entend cette voix pure : un sourire ineffable paraît sur ses lèvres :

« Etre bon ! Etre bon ! répète-t-il. Oui, je veux parler... Car vous ne savez pas tout encore...

« Je suis un faussaire... J'ai fait un dernier faux !

— Un faux?

— Oui, sur l'ordre du Roi, j'ai écrit une lettre... une fausse lettre... »

La respiration lui manque. On sent que la volonté seule retient encore en cet être brisé une parcelle de vie.

« Une lettre? questionne la supérieure. A qui adressée?...

— Au père... de... Madiana... A M. de Saint-Clair... pour l'attirer... dans un piège...

— Mais au nom de qui cette lettre a-t-elle été écrite? Pour que M. de Saint-Clair ait confiance, qui l'a signée?...

— J'ai copié... l'écriture de sa fille... et je l'ai signée de son nom !... »

Madiana pousse un cri d'indignation et de douleur.

« Ah ! je vous fais horreur ! halète le malheureux. Oui, j'ai fait cela... Je demande pardon... Vous trouverez... dans mon portefeuille le brouillon de cette lettre... et le papier sur lequel j'ai exécuté mon faux. »

Il ne peut plus parler... Un spasme violent le secoue tout entier.

La religieuse s'approche de lui et l'enveloppe de ses bras.

« Merci, Simonnet, dit-elle. Vous avez fait acte d'homme bon et loyal... Au nom de votre fils, je vous bénis... et je vous embrasse... »

Le forçat agite les lèvres... Il voudrait lui rendre son baiser, pour son enfant... pour son fils... la force lui manque...

Mais, le visage illuminé de joie, il retombe en arrière... et meurt !

Tous inclinent la tête : la scène est d'une solennité poignante... Un souffle de pitié et de pardon a traversé toutes les âmes.

. . . . . .

Le portefeuille du mort a été recherché et trouvé.

Il contient des papiers sans importance, évidemment des souvenirs; mais voici, de la main de Madiana, la copie de la chanson qu'elle avait donnée à Bras-de-Fer, là-bas... à Nameless... et sous le même pli, la lettre adressée à M. de Saint-Clair.

La ressemblance est parfaite : c'est un chef-d'œuvre d'habileté criminelle.

Bras-de-Fer lit cette lettre à voix haute :

« Cher père, pardonnez-moi, mais je ne puis rester plus longtemps séparée de vous. Mon fiancé, M. Paul Germond, a été l'objet de nouvelles tentatives criminelles et lui-même s'effraie des dangers qui semblent me menacer. Il veut me remettre entre vos mains... et j'approuve sa décision.

« Puisque vous ne pouvez encore venir à moi, père chéri, je vais à vous, je pars aujourd'hui même pour le Haut-Maroni... mais comme nous ignorons où se trouve exactement votre placer... peut-être aurions-nous quelque peine à trouver des guides jusqu'aux sources de l'Alama, au pied du mont Mitaraca. Venez au-devant de nous, nous vous attendrons à l'ancien placer Sans-Espoir, en avant de Nameless. Oh ! père, que je serai heureuse de tomber dans vos bras et de vous embrasser... et comme vous aimerez mon ami, mon défenseur, mon fiancé... A bientôt, bien-aimé père. Votre fille. MADIANA. »

« Les misérables ! s'écrie Bras-de-Fer. Leur plan est infernal. Attirer M. de Saint-Clair dans un piège, le massacrer... et se ruer au pillage de son placer !...

« Mais je suis là et l'œuvre d'infamie ne s'accomplira pas...

« Je jure de retrouver Moustique. Ma-

BRAS-DE-FER

Au hasard, sans réfléchir, Moustique se lance en avant de toute la vitesse de ses jambes.

(P. 392, col. 3.)

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 727 à 751.

diana ! Je jure de sauver votre père... dans une heure, je serai parti...

— Parti ! s'écrie à son tour Madiana. Croyez-vous, ami, que je vous laisserai entreprendre seul une expédition où vous risquez votre vie?... Je pars avec vous !

— Madiana !

— Loin de vous, dans l'angoisse de tous les jours, je mourrais... Et vous ne voulez pas que je meure !...

— Ma chère fiancée !

— Oui, fiancée, c'est-à-dire vôtre à la vie, à la mort... Dites que vous consentez à ce que je vous accompagne...

— Vous avez raison. Unis dans la vie comme dans la mort. Nous partirons ensemble.

— Eh bien ! Et moi? » crie une voix pleurarde.

C'est Fichalo.

« Moi, d'abord, si on ne m'emmène pas, je me naye... J'aime Moustique comme le petit bout de mon nez... J'ai le droit de courir après lui !... »

Bras-de-Fer s'adresse alors à Genipa, qui a assisté à toutes ces scènes, impassible.

« Ton avis, Genipa? lui demande-t-il.

— Où ira Bras-de-Fer, Genipa ira... Nos pirogues nous attendent... mes deux Bonis, Bachelico et Louis, sont à mes ordres... Quand vous voudrez partir, donnez vous-même le signal...

— Oh ! braves gens ! fait Bras-de-Fer serrant les mains. Qui, avec vous, ne serait plein de confiance... Que le sort en soit jeté ! En avant... Et à Dieu vat ! »

CHAPITRE III

Saint Friquet, inspirez-moi ! — Une chute heureuse. Camoufle et la Griffaille. — Un toit qui s'effondre. — La course à la vie. — Dans le gouffre ! — A la fortune du pot. — D'un tigre gênant. — Les Guanacos. — Une branche peu solide. — Hue, dada ! — Un footing de premier ordre.

« Oïe ! Oïe ! Aye ! Aye !... Nom d'un petit chien ! Ce qu'on est bouciné là dedans ! Et pourtant il faut en sortir...

« Les épaules ! Les reins ! Les cuisses !... Ah bien ! j'en voulais des aventures ! Me voilà servi ! Avec en plus un coup de poing sur le museau... que j'en ai vu trente-six chandelles !...

« Cogner comme ça sur un bonhomme qui ne peut pas se défendre, c'est pas chic pour un roi !

« Il me revaudra ça, le bagnard ! »

C'est Moustique qui, dans son étui de lianes, — qui le fait ressembler à une momie d'Égypte, — monologue et ronchonne.

Il est seul dans le carbet du Dab qui vient de s'élancer au dehors, en entraînant ses compagnons. On entend dans le lointain des coups de feu, des hurlements.

« Bon ! murmure Moustique, c'est une bagarre entre toutes ces canailles... Ils se canardent... ils se massacrent, ça va bien ! J'ai un peu de temps devant moi... Voyons ! Voyons ! Tâchons d'être malin !

« Quel est mon modèle, celui dont les exploits merveilleux m'ont révélé ma vocation?...

« C'est Friquet, le merveilleux Friquet, le gamin de Paris qui a bourlingué dans les cinq parties du monde... qui a cent fois failli être tué comme un lapin... et qui toujours a pirouetté devant la mort qui n'a pas pu le pincer... Eh bien ! supposons que toi, Moustique, tu sois Friquet !...

« Et pose-toi cette simple question : Si Friquet se trouvait amarré comme un saucisson, avec, autour de lui, des ficelles serrées comme avec un cabestan, qu'est-ce qu'il ferait?...

« Saint Friquet, inspire-moi !...

« D'abord, puisque la chance veut qu'il y ait une lampe, Friquet regarderait autour de lui... cherchant une idée d'abord... et puis un outil quelconque... une arme !

« Justement, il y a là-bas un couteau !...

« Je n'ai ni bras, ni mains... Qu'est-ce qui me reste? Une tête et un dos !...

« Je parie que Friquet se dirait que c'est plus qu'il n'en faut !... Quand on ne peut pas marcher, on peut se rouler... »

Et Moustique, en un effort violent, cherche à se cambrer, en prenant son crâne et ses reins pour points d'appui.

Il pousse quelques « Oïe !... » et pas mal d' « Aye ! »

« Eh ! Friquet, tu serais content de moi ! Ça va tout de même !... Je sens mes talons et je m'appuie dessus... Alors, je peux tourner sur moi-même... Hardi ! là !... »

Il a poussé une exclamation étouffée, car il ignorait sur quel support il se trouvait... une planche soutenue par deux billots de bois. Et il a rudement dégringolé sur le sol battu et dur.

Mais voici que cette chute imprévue a eu un effet inattendu. Son corps s'est tordu violemment, une des lianes qui forme corde s'est brisée et les deux bouts sont venus lui frapper le visage.

Il ne comprend pas tout d'abord, tant il a été désagréablement surpris.

Mais il sent subitement un soulagement à l'épaule gauche.

Moustique reste un moment immobile; il a peine à croire à l'espérance qui lui vient tout à coup... puis, ressaisissant tout son sang-froid, il essaie lentement de dégager son bras, et il y parvient !...

« Oh ! Friquet ! murmure-t-il dans une sorte d'extase, comme j'ai eu raison de m'adresser à toi !...

« Tu n'en avais pas tant quand tu turbinais contre les bushrangers ou que tu sautais avec les Bandits de la Mer ! En avant la danse du cul-de-jatte ! »

Il pose sa main libre à terre, à plat, et s'en sert comme d'une palette sur laquelle il entraîne tout son corps.

Il franchit les deux mètres, atteint le manche du bowie-knife... l'attire à lui... et d'un seul coup fend du haut en bas les liens qui le paralysent. Il est libre, sur pied et pousse un cri de triomphe !...

Instinctivement, il s'élance vers l'entrée du carbet.

Mais, au moment où il va la franchir, deux ombres se dressent devant lui.

Ce sont les deux forçats qui tout à l'heure l'ont apporté et jeté aux pieds du Roi du Bagne, ces deux misérables qui, avec Mal-Crépi et Simonnet, avaient ordre de s'emparer de Bras-de-Fer. Tandis que le Dab, cassant la tête aux uns, étranglant les autres, rétablit un ordre relatif parmi les bagnards, affolés par l'ivresse, tout à coup il s'est souvenu que Moustique a été laissé seul dans le carbet.

Sa victime doit être gardée à vue... Camoufle ! La Griffaille ! Il leur donne ses ordres... Ils répondent du prisonnier sur leur vie...

Ils partent au pas de course et arrivent.

Il était temps !... L'homme s'est dégagé des liens qui le paralysaient.

Il est debout, prêt à fuir... S'il s'échappe, les deux bandits savent qu'ils n'ont ni pardon, ni pitié à attendre...

Ils se ruent sur lui, tendent les mains pour le saisir...

D'un vigoureux bond en arrière, il échappe à leur étreinte...

Mais le carbet n'est pas très spacieux... L'espace est limité, et il n'a pas d'autre issue que l'entrée qui est barrée par les forçats.

Moustique se sent perdu. Encore meurtri par les liens qui l'ont si longtemps immobilisé, il sent qu'il ne peut recourir à la savate qui, naguère à Nameless, lui réussissait si bien...

« Allons, rends-toi, sale moussaillon ! crient ses agresseurs qui veulent le prendre vivant.

— Vous ne m'avez pas regardé ! répond-il. Un moussaillon meurt et ne se rend pas. »

Tout à coup, une idée : le carbet est soutenu par un poteau central, fait d'un arbre dépouillé de ses branches, à peine fiché en terre et maintenu en équilibre par les lianes qui le relient au sol...

Moustique a bondi dans le fond; il saisit tout ce qui lui tombe sous la main, planches, souches de bois, et il leur jette tout à la tête, les troublant, les ahurissant...

Ils sont fous de rage, hurlent des imprécations...

« Gare là-dessous ! » crie Moustique.

Passant son couteau dans sa ceinture, il a saisi des deux mains le poteau central et, arc-bouté sur le sol, il le secoue de toute sa force...

En dix secondes, imitant, sans le savoir, Samson qui renversa les piliers du temple de Dagon, il ébranle le poteau, l'arrache.

Et le toit s'effondre dans un tumulte de branchages, de larges feuilles, de lianes entrelacées...

Moustique, qui a recouvré toute la vivacité de son esprit et la souplesse de ses membres, chancelle à peine sous le poids.

Tirant son couteau, il taille, il presse, il désagrège le fouillis végétal sous lequel il est renversé...

Et sa tête émerge, puis son torse... il voit le ciel au-dessus de sa tête... Encore un effort. Il se hisse. Il est debout.

Tandis qu'il entend les deux forçats se débattre sous l'avalanche qui les a surpris et abattus.

Cela lui donne un peu d'avance... Il bondit sur le sol... Et au hasard, il se lance en avant, de toute la vitesse de ses jambes qui retrouvent toute leur flexibilité.

(*A suivre.*) LOUIS BOUSSENARD.

Chez les Indiens Coulais du Haut Maroni

Prospection Tragique

par GEORGES BROUSSEAU

V. L'AMI INCONNU

Quand le jour parut, quoique plus harassés que la veille, nous étions tous debout avec cette préoccupation dominante : savoir si nos ennemis avaient enlevé leurs morts et avaient recueilli nos présents. Avec toutes les précautions nécessaires, six d'entre nous sortirent, prêts à toute éventualité, pour aller reconnaître l'emplacement de notre morgue improvisée la veille. Les cadavres et les provisions ne s'y trouvaient plus. Les branches de palmier avaient été déplacées et piquées en terre en forme de cercle. Bien en évidence, une feuille d'écorce de maoh pliée en deux était maintenue dans la tête fendue d'un piquet qui en occupait le centre. Des caractères français étaient écrits avec du roucou sur ce fin papyrus. Nous le prîmes et, après l'avoir déplié, nous lûmes, à notre grande stupéfaction, ces mots :

« Attendez-moi ce jour, vers midi.

« VOTRE AMI INCONNU. »

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 748 à 751.

Ce ne pouvait être que notre ancienne connaissance du Haut-Tapanahony, l'Évadé, le chargé d'affaires de ces peuplades barbares qui, fuyant toute colonisation, s'accomode si heureusement de leur vie primitive. Immédiatement, la joie succéda à la tristesse, les fatigues furent oubliées. C'était la fin de nos tribulations et la paix tant désirée qui nous arrivaient. Jamais soleil plus radieux, ni matinée plus belle ne resplendirent sur la magnificence des floraisons de la forêt tropicale. Jamais les parfums de la brise sylvestre ne furent plus doux et plus pénétrants. Nous nous préparâmes à recevoir dignement le mystérieux ambassadeur des Trios et des Coulais.

Lorenzo et deux de nos hommes profitèrent de l'occasion pour aller tirer quelques agoutis dont la chair succulente, préparée de différentes façons, nous promettait un repas digne de notre hôte mystérieux.

Un son de trompe d'écorce nous avertit. Du haut de notre blockhaus nous aperçûmes, venant vers nous, notre inconnu sans armes. C'était bien l'homme du Tapanahony que nous attendions, toujours vêtu de sa casaque de loutre, coiffé d'un bonnet de même fourrure, accompagné de deux guerriers également sans armes, portant chacun un pagara.

Aussitôt je leur fis confiance et me rendis au-devant d'eux, accompagné de Larchevêque et de Lorenzo.

Nous nous serrâmes la main comme deux vieilles connaissances et, comme j'insistais pour le faire entrer dans notre fort, le porte-parole des Coulais me répondit que nos explications préliminaires devaient avoir lieu sur place, en territoire neutre, en attendant qu'un arrangement approuvé de part et d'autre soit intervenu. Il répétait les demandes et les réponses à ses deux compagnons qui acquiesçaient d'un signe.

Il parla le premier :

« Vous êtes sur le territoire des Coulais sans autorisation. Vous avez coupé leurs arbres et tué leur gibier. Ils vous ont mal reçus, vous avez riposté; de là est venu le conflit sanglant qui vous divise. Je ne parle pas de l'or pour lequel mes compagnons d'adoption ont le plus profond mépris et que vous autres estimez plus que tout, même au-dessus des vies humaines déjà sacrifiées. Les *tamouchis* des deux tribus que je représente ici m'ont chargé de vous dire que, suivant le désir que vous avez manifesté hier en faisant honneur à leurs morts, ils veulent bien traiter avec vous, sous certaines conditions :

« Premièrement, vous quitterez après le prochain coucher du soleil les lieux que vous occupez. Deux jours vous sont accordés pour évacuer le territoire des Coulais.

« Deuxièmement, pour payer le sang des guerriers indiens que vous avez blessés et tués, vous me remettrez douze sabres, douze couteaux, six pelles, six pioches, quatre haches ou, à leur place, une valeur équivalente d'outils et d'instruments de fer. En retour les Coulais et les Trios, leurs alliés, vous laisseront librement emporter l'or que vous avez acquis et ce, pendant le délai déjà prescrit. Pour vous indemniser du sang et des dommages qui vous ont été occasionnés et aussi comme rançon de la jeune Ayalé, nous sommes prêts à vous remettre dix peaux de loutre, deux hamacs de fil de coton artistement tissés, deux haches de pierre polie avec leur manche, deux arcs sculptés, douze défenses d'ivoire de *patira* et tout un lot de plumes. J'ai dit. »

A mon tour, j'exposai :

« Nous acceptons en principe les propositions de vos mandants en ce qui concerne l'échange des cadeaux qui consacreront désormais notre amitié; mais nous ne pouvons tolérer l'injonction comminatoire de fuir immédiatement et d'évacuer les lieux et le chantier que nous occupons. Nous demandons en conséquence un délai qui se prolongera jusqu'à la prochaine pleine lune, soit vingt-cinq jours environ. Nous doublerons la quantité de sabres et de couteaux et autres instruments de fer que vous nous demandez. Au surplus, si les *tamouchis* veulent nous accorder la concession du bassin de la crique exploitée pour une durée de douze lunes, nous leur rapporterons de chez les blancs autant de sabres, de haches et de couteaux de fer qu'ils pourront désirer. Nous sommes disposés, si vous voulez nous servir, à vous céder à vous personnellement le quart de notre production d'or, une véritable fortune qui

LA TOILETTE D'UNE FIANCÉE AU MAYUMBE

Coquetteries Congolaises

Nous avons souvent relevé ici même bien des coutumes matrimoniales bizarres, mais il en est peu d'aussi étranges que celle qu'on observe au Congo, dans la région du Mayumbe qui s'étend au Nord de l'embouchure du grand fleuve africain.

Là, une mère qui voit sa fille en âge de passer en puissance de mari confine la jouvencelle dans le *nzo-kumbi*, la chambre de toilette, laquelle toilette consiste à teindre en rouge vif la peau noire de la demoiselle.

La matière première est une poudre nommée *tukula*, qu'on obtient en frottant l'un contre l'autre deux fragments de bois, tirés d'un arbre qui s'appelle *lukunga*. De petites pierres intercalées entre les deux fragments font office de papier de verre, et produisent la foudre, en raclant le bois. Cette poudre étant humectée de temps en temps, au moyen d'un peu d'eau durant l'opération, est ensuite largement additionnée d'huile de palme, de manière à produire un vernis liquide d'un rouge brillant et tenace. Ce vernis, la dame qui procède à la toilette en prend en bouche une bonne gorgée, qu'elle lance vigoureusement sur tout le corps de la jeune fille. Ce vernissage se renouvelle journellement, durant un temps plus ou moins long, suivant la fortune du fiancé. Riche, celui-ci peut couper court à la décoration de sa belle, en versant le prix convenu pour l'achat de sa future.

En soi, sauf la réclusion dans le *nzo-kumbi*, l'opération picturale n'a rien de pénible. La dite réclusion est même égayée par les cadeaux qu'envoie le fiancé : un beau pagne neuf, un gros morceau de lard, dont la pauvrette aura licence de se régaler à domicile avec ses compagnes.

Mais, au dire des noirs, ces cadeaux ne sont pas toujours reçus avec allégresse. La fiancée sait que, dès lors, les beaux jours de sa jeunesse sont passés, et que le futur, maintenant si généreux, il faudra demain, et pour la vie, le servir en esclave.

A l'approche du mariage, les femmes du village habité par la jeune fille vont festoyer chez le futur mari. Le lendemain, repas de gala chez le père de la fille, chez le vendeur.

Un voyageur, le P. Lombarts, missionnaire au Mayumbe, a pu assister à une fête de ce genre. « Toutes les femmes du voisinage, écrit-il, étaient arrivées, portant les pots et marmites nécessaires pour accommoder le porc sacrifié. La fiancée paradait en habits de fête, je veux dire ayant tout le corps teint en rouge, sauf le visage peint en blanc, ce qui faisait de la pauvrette un épouvantail à faire fuir tous les moineaux de l'univers. En cet équipage, la malheureuse était obligée de danser pour manifester son bonheur d'être l'occasion d'un festin où chacun pouvait s'en donner à discrétion. Et le fantôme rouge, à masque blanc, se trémoussait en des gambades impossibles pour célébrer la dernière fête de sa jeunesse et de sa vie.

« Le lendemain, on me montra la macabre danseuse. Elle avait totalement changé de couleur, ou plutôt, débarrassée de sa peinture, elle avait repris la teinte native de sa peau. Plus de danse, plus de cris joyeux. Vers midi, des gens la garrottèrent pour la porter en cet état chez son mari. »

LÉON MALU.

vous permettrait d'aller vous retremper pour un temps dans la vie civilisée. En garantie de ce traité nous garderons présentement comme otage la jeune Ayalé. J'ai dit. »

A ces derniers mots, l'inconnu objecta :

« Je ne répondrai pas aux propositions qui me concernent ; vous me connaissez et vous savez que vos richesses de convention ne me tentent pas. Quant à ce qui est de mes mandants, ils attendent de vous une réponse nette. C'est oui ou c'est non. »

Il s'adressa à ses deux compagnons, leur expliqua mes propositions et, se retournant ensuite vers nous, il ajouta, décrivant de son bras droit un mouvement circulaire :

« Plus de cinq cents guerriers sont là attendant votre réponse. »

Et, comme je souriais avec doute :

« Vous ne me croyez pas? Eh bien, écoutez ! »

Et, faisant signe à son compagnon, celui-ci sonna trois fois de sa trompe. Immédiatement, à quelques centaines de mètres, tout autour de nous d'autres trompes répondirent.

« Vous le voyez, vous n'avez aucune chance d'échapper. Pas un de vous ne retournera vivant sur le Maroni. Demain matin, une immense contre-palissade entourera la vôtre et vous serez pris comme des oiseaux dans une cage. Et si vous ne succombez pas sous les coups des Indiens, vous mourrez certainement de faim lorsque vos provisions seront épuisées. Que voulez-vous faire, un contre cinquante? »

A ce raisonnement si logique, il n'y avait rien à répondre. Cependant les honneurs de la guerre nous restant, je maintins notre prétention de garder la jeune Indienne, notre prisonnière, comme otage, jusqu'à la limite du territoire des Coulais où nous lui rendrions sa liberté.

Cette dernière proposition acceptée, il nous restait à convaincre nos hommes, ce qui nous fut facile, en leur promettant et en nous promettant à nous-mêmes que nous reviendrions plus nombreux et mieux armés pour exploiter le gisement que nous n'abandonnions que momentanément.

Les cadeaux furent échangés et nous y adjoignîmes du tafia et quelques présents aux principaux chefs qui nous avaient rejoints. Et pendant que les Indiens célébraient au dehors, par des danses et des chants, le succès de leur diplomatie, nous, nous déjeunions avec l'Inconnu qui, pour une fois encore, nous démontra qu'il savait se servir d'une fourchette et apprécier notre vin national. Vers la fin du repas, comme je lui renouvelais mes précédentes propositions en lui laissant entrevoir le bien-être et le confort d'une vie civilisée exempte de tout souci, il se leva comme pour prendre congé de nous. Je le retins. Il s'exclama :

« Moi, retourner dans vos villes civilisées pour y rencontrer partout les manifestations de votre vanité et de votre orgueil? Mieux vaut la mort sans phrases.

— Pourtant, lui dis-je, nos arts, nos sciences sont de nature à intéresser un homme comme vous. Et sans se mêler à la foule vaniteuse, il est permis aux philosophes de s'isoler dans la satisfaction de leurs pensées, loin des atteintes d'un monde mauvais.

— Oui, vos monuments, vos arcs de triomphe, vos statues, vos tableaux, votre littérature, tout cela, sous un fallacieux prétexte d'art, n'est que le témoignage de cette exaltation maladive que vous nommez la civilisation; cette civilisation cupide qui tue et laisse mourir de faim les malheureux qui ont eu foi en elle; cette civilisation hypocrite que vous voulez nous imposer au nom de je ne sais quel droit altruiste ou divin, alors qu'au fond, vous n'avez tous qu'un but, qu'une pensée : posséder de l'or, encore de l'or, pour satisfaire à vos besoins inassouvis d'orgueil et de vanité... Non, mille fois non, croyez-le bien, notre vie paisible dans le sein de la forêt, notre mère nourrice qui appartient à un seul comme à tous, notre vie naturelle, vaut mieux. Votre civilisation n'est qu'une duperie, nous n'en voulons pour rien au monde et dussions-nous périr tous jusqu'au dernier, nous la repousserons toujours... »

Le lendemain, sur nos deux pirogues, préalablement retirées de leur cachette au fond de l'eau, nous quittions à regret les lieux chers où nous avions été si joyeux et si tristes. Un vague espoir de retour atténuait notre amertume. Nous avions tous juré de garder jalousement le secret de notre riche découverte. Sans cela, les nombreux mineurs du Maroni, les réguliers comme les maraudeurs, se seraient précipités sur elle comme une bande de loups affamés sur une proie.

PROSPECTION TRAGIQUE

Ayalé, triomphante, agitait au bout de son bras son écharpe. (P 394, col. 3.)

Au confluent de l'Itani et de l'Aloé, notre jeune captive manifesta le désir de retourner à terre où l'attendaient quelques-uns de ses parents. Mais, au nom de cette hypocrite civilisation que nous représentions, nous avions résolu, par la persuasion et aussi un peu par la contrainte, de lui en faire apprécier les bienfaits. Ensuite, nous la ramènerions dans son pays où elle nous servirait de guide et d'interprète. Ce vieux fou d'évadé de la civilisation ne serait plus là pour nous en imposer.

Nous arrivions à la grande passe du saut du Grand Man Pounso, la jeune fille semblait résignée ; soudain, d'un bond, elle plongea dans le courant et disparut au fond des eaux. Un même cri d'angoisse sortit de nos poitrines, puis ce fut le silence de la mort qui plana sur le rapide emportant notre canot comme un trait. Nous nous arrêtâmes dans les remous derrière les roches, espérant voir apparaître le corps de la malheureuse enfant, rejeté par quelque tourbillon. Mais, au-dessus du grondement des flots, un cri de joie appela notre attention. Debout sur un rocher dominant le saut, dans la splendeur du couchant, belle comme la Ouyara ou Fée des eaux, Ayalé triomphante agitait au bout de son bras son écharpe de madras et nous envoyait son dernier adieu.

Légère comme un daim, de roc en roc, elle bondit jusqu'à la rive boisée où elle disparut.

GEORGES BROUSSEAU.

FIN

Bon de Concours V

Le Directeur-Gérant : LÉON DEWEZ.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.